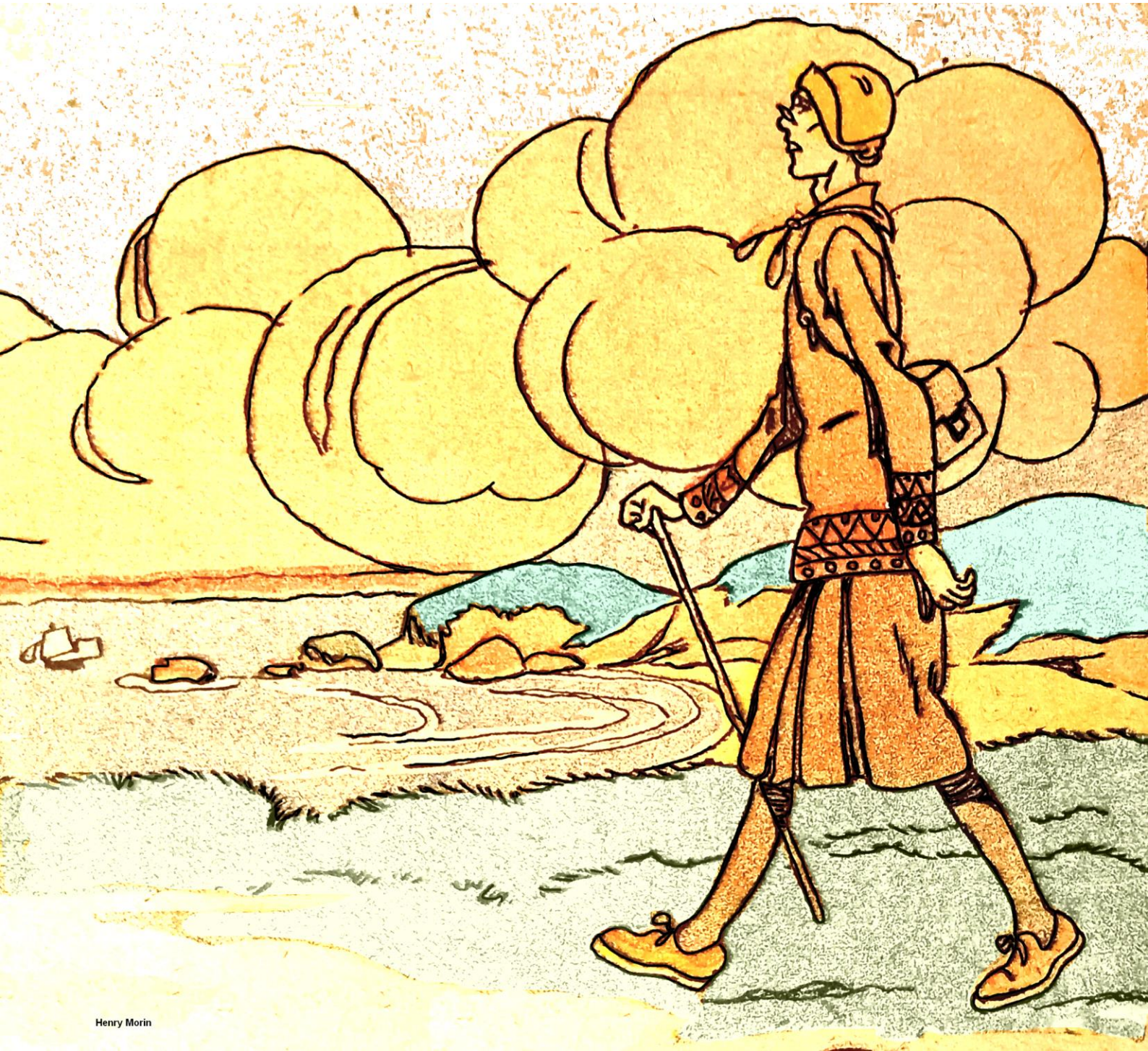


HELLÈLE

LES GLYCINES

THÉÂTRE



Les glycines

(Saynète.)

PERSONNAGES

JACQUES.
YVONNE, sa sœur.
Mme LECOURT.
VIRGINIE.

SCÈNE I

YVONNE, JACQUES

(Yvonne est assise devant sa table, lisant attentivement, la tête dans ses mains.)

JACQUES, *entrant*. — Pstt... Yvonne!... hep!... hep!... dors-tu?... Hé, Yvonne! (Il la touche du bout de la raquette de tennis qu'il tient à la main.)

YVONNE. — Qu'y a-t-il? tu m'as fait peur!

JACQUES. — Qu'est-ce que tu as donc? On t'a jeté un sort? Je ne t'ai jamais vue plongée si profondément dans ton travail! (Yvonne hausse les épaules sans répondre.) Je venais voir si tu étais disposée à faire un tennis avec moi... Mais tu sembles mettre une ardeur à tes devoirs de vacances!... Te voilà prise d'un zèle aussi subit qu'inattendu.

YVONNE. — Tu es ridicule.

JACQUES. — Oh! Mademoiselle n'est pas prête à rire.

YVONNE. — Non, pas du tout!

JACQUES. — Et quelle est la cause de cette humeur chagrine? Un problème insoluble? (Riant.) Ah! c'est trop fort! tu ne travailles pas du tout! Ah! ah! tu lis une lettre au lieu de faire tes devoirs! et moi qui admirais ton zèle!... Mais quelle est donc cette épître qui te rend si soucieuse?

YVONNE. — Tiens, Jacques, lis-la, cette lettre; tu vas me donner ton avis.

JACQUES. — Voyons... « Cher Monsieur »... Comment? Mais c'est une lettre adressée à mon oncle?

YVONNE. — Oui... Je sais que ce n'est pas très bien... Je l'ai trouvée tout à l'heure dans mon cahier... et, machinalement, je l'ai lue.

JACQUES. — Oh! Yvonne, tu n'aurais pas dû!

YVONNE. — Non, c'est vrai, j'ai eu tort. Mais je t'assure que je l'ai fait sans penser à mal.

JACQUES. — Comment se trouvait-elle dans ton cahier?

YVONNE. — En réfléchissant, après, j'ai pensé que mon oncle l'avait déposée là par mégarde. Il est venu, tout à l'heure, m'expliquer un problème auquel je ne comprenais rien.

JACQUES. — Toujours des problèmes ardues?

YVONNE. — Oh! ardues et absurdes! Des problèmes sur les alliages... Qu'est-ce que tu veux que cela me fasse que les pièces de 5 francs

1892 16 Juin

soient au titre de 900, et celles de 2 francs au titre de 835?

JACQUES. — D'autant plus qu'on ne voit plus ni des unes ni des autres.

YVONNE. — Cela m'étonne qu'on ne nous fasse pas encore apprendre la composition du papier des billets de 5 francs et de celui des coupures de 2 francs; cela viendra, sans doute!... Mais pour en revenir à cette lettre, elle a donc dû se trouver prise dans les pages de mon cahier; mon oncle tenait plusieurs papiers à la main.

JACQUES. — Et de qui est-elle?... C'est signé : E. Lecourt... Qu'est-ce que c'est que ça?

YVONNE. — Ça, c'est Mme Lecourt, cette vieille dame, un peu originale, qui habite tout près d'ici, la villa du Coteau.

JACQUES. — Ah! oui, je la connais bien; on la voit toujours circuler avec son petit attelage de poneys.

YVONNE. — Oui... Mon oncle m'a souvent raconté que Mme Lecourt, quand elle a voulu venir s'établir ici, où elle possède plusieurs fermes, désirait lui acheter les Glycines.

JACQUES. — Mon oncle a rudement bien fait de refuser. Je serais bien malheureux si je ne pouvais pas venir passer mes vacances tous les ans dans cette chère maison des Glycines.

YVONNE. — Et moi aussi, on y est si bien! Enfin, Mme Lecourt a trouvé à acheter la villa du Coteau, où elle habite depuis cinq ou six ans. Je croyais qu'elle s'y plaisait.

JACQUES. — Eh bien! quoi?

YVONNE. — Eh bien! lis sa lettre. Plus j'y réfléchis, plus je comprends qu'elle revient à son idée d'avoir les Glycines.

JACQUES. — Non, ce n'est pas possible?... Mais mon oncle ne voudrait jamais!

YVONNE. — Lis!

JACQUES. — Cher Monsieur, j'ai bien reçu votre lettre d'hier, et je crois que nous sommes définitivement d'accord sur ces questions de détail qui nous séparaient encore. Je respecte trop les droits du propriétaire pour ne pas admettre les quelques réserves spécifiées par vous. Quant à la contenance de votre petit bois, il est facile de trancher la question en consultant le cadastre. Votre carré de bruyères n'a pas la valeur que vous lui attribuez, mais je ne serai pas intransigeante. J'ai hâte de traiter cette affaire de façon définitive, et je me propose de passer chez vous demain matin. Nous prendrions rendez-vous chez votre notaire pour faire dresser un acte en règle et le signer le plus tôt possible.

YVONNE. — Qu'en dis-tu?

JACQUES. — Je suis confondu!... Je ne peux pas croire que mon oncle soit prêt à vendre... Et pourtant...

YVONNE. — Voilà un grand quart d'heure que je tourne et retourne cette lettre... Mon oncle ne peut pas vendre son petit bois et ses bruyères sans vendre le reste... Il n'aurait même pas de passage pour sortir de chez lui!

JACQUES. — Mais pourquoi vendre?

YVONNE. — Aurait-il besoin d'argent?

JACQUES. — Oh! non, je ne pense pas.

YVONNE. — Oh! Jacques, que j'aurais de chagrin si nous ne pouvions plus revenir aux Glycines!

JACQUES. — Et moi, donc!

YVONNE. — Nous y avons tant de bons souvenirs.

JACQUES. — Toutes ces bonnes parties que nous avons faites dans le petit bois... Notre cher labyrinthe... Et notre maison aérienne... Et le tennis...

YVONNE. — Où irions-nous passer nos vacances?

JACQUES. — Mon oncle nous recevrait sans doute ailleurs...

YVONNE. — Mais ce ne serait plus la même chose.

JACQUES. — Non, ce n'est pas possible... Cela ne se fera pas... Je l'empêcherai plutôt.

YVONNE. — Mais comment?

JACQUES. — Oui, voilà, comment?

SCÈNE II

LES MÊMES, VIRGINIE

VIRGINIE. — Mes enfants, je vais au potager. Si on sonne, vous m'appellerez, car je crois que je deviens dure d'oreille en vieillissant. Quand je suis au jardin, je n'entends plus la sonnette.

YVONNE. — Oui, oui, ma bonne Virginie, on t'appellera. Que vas-tu chercher au potager ?

VIRGINIE. — Je vais cueillir une cuisine de haricots verts pour le dîner.

YVONNE. — Choisis-les bien fins, surtout, et sans filets.

VIRGINIE. — Croirait-on pas que je vous fais manger des mauvaises choses, maintenant ?

YVONNE. — Oh ! non, ma bonne Virginie. Au contraire, ta cuisine est tellement bonne que nous engraissons tous les deux chaque année pendant les vacances. Tiens, j'irai t'aider à les éplucher, tes haricots verts, cela te va-t-il ?

VIRGINIE. — Bien sûr que cela me va !

JACQUES. — Il me semble que nous n'avons pas mangé de crêpes depuis bien longtemps, Virginie ?

VIRGINIE. — Croyez-vous que j'ai le temps de vous faire des crêpes tous les jours ?

YVONNE. — J'irai te préparer la pâte.

JACQUES. — Et moi, je les ferai sauter.

VIRGINIE. — Oui, c'est cela, pour les laisser tomber, ou bien les goûter à mesure, et qu'il n'en reste presque plus pour la table.

JACQUES. — Oh ! non, non, je serai très raisonnable. Tu n'auras que des compliments à me faire.

VIRGINIE. — Oh bien ! le jour où vous serez raisonnables tous les deux !...

JACQUES. — Voyons, Virginie, ne fais pas la méchante... Tu cries toujours après nous...

VIRGINIE. — Et puis je fais tout ce que vous voulez !...

YVONNE. — Et à la fin des vacances, quand nous partons, c'est toi qui pleures le plus.

VIRGINIE. — C'est encore vrai ! Que voulez-vous ! les Glycines me semblent tristes quand vous n'y êtes plus !

JACQUES. — Oh ! ce n'est pourtant pas triste, les Glycines !

YVONNE. — C'est un vrai paradis !

JACQUES. — Oh ! oui, c'est bien le paradis ! Mon oncle, c'est saint Pierre, c'est lui qui a les clés.

YVONNE. — Et toi, Virginie, tu représentes à toi seule tous les bons anges !

VIRGINIE. — Ne dites donc point de bêtises !

JACQUES. — D'ailleurs, il n'y a qu'un ange pour savoir faire d'aussi bonnes pommes de terre frites !

VIRGINIE. — Mais qu'ils sont sots ! Avez-vous jamais vu un ange faire frire des pommes de terre ? Taisez-vous, tenez, et laissez-moi aller faire mon ouvrage. Si on sonne, vous m'appellerez. (Elle sort.)

SCÈNE III

JACQUES ET YVONNE

JACQUES. — Où crois-tu que mon oncle irait s'il laissait les Glycines ?

YVONNE. — Je me le demande. Peut-être à Paris, pour se rapprocher de nous.

JACQUES. — Oh ! depuis tant d'années qu'il habite la campagne, il ne pourrait plus se faire à la vie de Paris.

YVONNE. — Je l'entendais dire l'autre jour à son ami, M. Lambert, que quand on aime son intérieur et qu'on sait s'occuper, on peut s'accoutumer partout.

JACQUES. — Oui, ce sont des choses qu'on dit comme ça, en l'air... Ah ! tout de même, il ne faut pas que mon oncle vende les Glycines ! Non, non, et non !... Oh ! si je la voyais, cette Mme Lecourt, je saurais bien la dissuader !

YVONNE. — Allons donc ! ne te crois pas plus malin que tu n'es !

JACQUES, tournant et retournant la lettre. — C'est que la question semble à peu près réglée.

YVONNE. — Ce n'est toujours pas signé !

JACQUES. — Non, mais s'ils sont d'accord... Il faudrait que l'un des deux change d'avis... Et ce ne sera toujours pas mon oncle... Quand il a décidé de faire une chose !...

YVONNE. — On a sonné !... Je vais appeler Virginie.

JACQUES. — Pourquoi la déranger ? Ce n'est peut-être que le facteur.

YVONNE. — C'est vrai. Je vais voir qui c'est. Si on a besoin de Virginie, il sera toujours bien temps de l'appeler. (Elle sort.)

SCÈNE IV

JACQUES, PUIS YVONNE
ET Mme LECOURT

JACQUES. Il pose sa raquette sur une chaise et s'assied sur le coin de la table, la lettre dans les mains. — Oh ! cette lettre ! Je comprends pour quoi Yvonne était si absorbée... Je ne sais plus moi-même que penser... Ce n'est pas bien de la part de mon oncle d'avoir ainsi combiné cette affaire sans nous en parler. C'est pourtant une question qui nous intéresse au premier degré... Presque autant que lui-même... Mettons un quart autant... Puisque lui, il y est pour douze mois, et nous pour trois mois seulement... Mais ces trois mois-là... ils comptent bien pour la moitié de l'année !

YVONNE, entrant. — Jacques, sais-tu à quelle heure mon oncle doit rentrer ?

JACQUES. (Il se retourne et apercevant Mme Lecourt qui entre derrière Yvonne.) — Non, je ne sais pas du tout.

Mme LECOURT. — Bonjour, mon petit ami... Votre frère, probablement, Mademoiselle ?

YVONNE. — Oui, Madame, mon frère Jacques.

Mme LECOURT, tendant la main à Jacques. — Et moi je suis Mme Lecourt, de la villa du Coteau. Enchantée de faire votre connaissance. J'ai souvent entendu parler de vous deux. mes

petits voisins d'été. Vous vous plaisez toujours bien ici ?

JACQUES. — Oh ! oui, Madame.

Mme LECOURT. — J'espérais rencontrer ce matin M. votre oncle ; j'avais quelques petites affaires à traiter avec lui. Si je croyais qu'il doive bientôt rentrer, je l'attendrais bien un instant.

JACQUES. — Mais certainement, Madame, nous allons vous conduire au salon.

Mme LECOURT. — Au salon ? Pourquoi faire ? On est très bien ici... si toutefois je ne vous dérange pas... On était occupé aux devoirs ?

YVONNE. — Oh ! c'est fini, Madame, et vous ne nous dérangez nullement, je vous assure.

Mme LECOURT, *s'asseyant*. — C'est bien ennuyeux, n'est-ce pas, ces devoirs de vacances ? Je suis sûre qu'on aimerait mieux le tennis et la promenade ? Si j'étais professeur, je vous assure que vous ne seriez pas accablés de besogne pendant les vacances ! J'aime tant le grand air, la liberté, la vie des champs... Je voudrais que tout le monde en profitât davantage.

JACQUES, *riant*. — Oh ! nous en profitons déjà passablement !

Mme LECOURT. — Et vous faites bien ! Vous habitez Paris, n'est-ce pas ?

YVONNE, *bas à Jacques*. — Qu'est-ce qui te prend ! Es-tu fou ?

JACQUES. — Maligne, c'est le seul moyen de lui faire changer d'avis. Si nous vantons la propriété, elle y tiendra d'autant plus. Il faut l'en dégoûter !

YVONNE. — Mais ce n'est pas bien !

JACQUES. — Ah ! tant pis, je tiens trop aux Glycines !

Mme LECOURT. — Oui, cette vue est délicieuse ; c'est peut-être la seule chose qui me manque à la villa du Coteau ; je m'y trouve un peu renfermée.

JACQUES. — Ah ! Madame, votre villa ne se compare pas avec les Glycines ! Vous y avez de l'espace, du confort... Il y a des communs bien aménagés... Ici, à peine pourrait-on loger un cheval... et encore... Il ne faudrait pas qu'il soit trop gros ! Et pour remiser une voiture...

YVONNE. — Il y a la remise, voyons, Jacques, tu sais bien.

JACQUES, *lui faisant signe de se taire*. — Il faudrait de gros frais pour la remettre en état.

Mme LECOURT. — Elle aurait besoin de grosses réparations ?

JACQUES. — C'est-à-dire... non... pas précisément... Mais elle n'est pas disponible telle quelle...

YVONNE. — Non, nous y mettons notre croquet, nos affaires...

Mme LECOURT, *riant*. — Ah ! en effet, il ne reste plus de place pour les voitures ?

JACQUES. — Et puis, nous n'avons ici qu'un poulailler microscopique. Tandis que vous faites, je crois, beaucoup d'élevage ?

Mme LECOURT. — Oh ! oui, j'aime tant les animaux ! J'en ai tout un assortiment : des chiens, des volailles de toutes sortes, des furets, des cochons d'Inde, des lapins, une chèvre, une petite vache bretonne... et surtout mes chers petits poneys. Ils font la voiture, mais on peut aussi les monter. Je suis sûre que vous aimeriez cela, mon petit ami ?

JACQUES. — Oh ! oui, Madame, cela m'amuserait beaucoup.

Mme LECOURT. — Mais, au fait, pourquoi n'êtes-vous jamais venus me voir, votre sœur et vous ?

JACQUES. — Bien mais, Madame, je ne sais pas, moi !... Sans doute parce que vous ne nous avez jamais invités.

YVONNE. — Oh ! Jacques !

Mme LECOURT. — Mais il a raison, ce garçon, mais il a parfaitement raison ! C'est très bien répondu ! Je vous inviterai tous les deux ; vous viendrez visiter mon élevage et je ferai seller mes poneys pour vous promener, et je vous offrirai un bon goûter des produits de mon petit domaine. Vous verrez, c'est très bien aussi chez moi.

JACQUES. — Je n'en doute pas, Madame ; j'ai toujours entendu vanter la villa du Coteau. Aussi, pour parler franchement, je me demande pourquoi vous songez à la quitter ?

Mme LECOURT. — Comment, je songe à la quitter? Mais c'est un faux bruit, une histoire inventée de toutes pièces! Je m'y plais parfaitement, il n'a jamais été question de mon départ!

JACQUES. — Ah! excusez-moi, Madame, j'avais entendu dire...

YVONNE. — Oûi, nous croyions... mais tant mieux!... nous sommes bien contents!

Mme LECOURT, *surprise*. — Vous êtes bien contents?

JACQUES. — Que vous vous plaisiez chez vous, oui, Madame, parce que... parce que... nous serons très heureux de voisiner avec vous.

Mme LECOURT. — Mais qui donc a pu faire courir ce bruit ridicule?

JACQUES. — Je ne pourrais trop vous dire, Madame, ce sont évidemment propos en l'air.

Mme LECOURT. — Dites bien à tous que je me plais tout à fait chez moi et que je ne songe nullement à changer.

YVONNE. — Quel bonheur! (*A Jacques.*) Je ne comprends rien à la lettre!

Mme LECOURT. — Mais M. votre oncle ne rentre pas. Je ne sais si je dois attendre davantage.

YVONNE. — Vous aviez une affaire urgente à traiter avec lui?

Mme LECOURT. — Eh oui! je voudrais bien ne pas tarder pour que l'entrée en jouissance puisse avoir lieu d'ici trois semaines au plus tard.

YVONNE. — L'entrée en jouissance... Il s'agit d'une acquisition?

Mme LECOURT. — Non, d'un échange.

JACQUES. — D'un échange?

Mme LECOURT. — Pour moi, vous savez, j'ai tout ce qu'il me faut à la villa du Coteau. J'aime la campagne...

JACQUES. — Ah! moi aussi!

Mme LECOURT. — J'aime le calme, les travaux champêtres, les promenades dans les bois...

JACQUES, *avec conviction*. — Moi aussi!

Mme LECOURT. — J'aime m'asseoir à l'ombre avec un livre...

JACQUES, *de même*. — Et moi aussi!

Mme LECOURT. — Ou bien arpenter la plaine, voir les moissonneurs ou le simple laboureur...

JACQUES. — Et moi aussi!

Mme LECOURT. — Tout cela suffit bien à mon bonheur...

JACQUES. — Ah! moi aussi!

Mme LECOURT. — Mais j'ai un frère...

JACQUES. — Moi aussi... Ah! non, moi j'ai une sœur!

Mme LECOURT. — Et ce frère aime passionnément la chasse. Tous les ans il vient chez moi chasser en plaine. Mais je n'ai pas de bois... et il adore la chasse au bois!

JACQUES. — Ah! Ah!

Mme LECOURT. — Il a au bord de la mer une propriété ravissante... tous les agréments... La maison, une vraie bonbonnière, élégante et confortable, donne directement sur une vaste plage

de sable. A proximité se trouvent des roches où l'on peut faire des pêches merveilleuses. Enfin, je vous dis, c'est parfait!.. Mais il n'a pas de chasse aux environs, et cela lui manque. Tous les ans il vient chasser sur les terres de mes fermes, cela me procure le plaisir de le recevoir un mois ou deux. Il laisse volontiers tous les agréments du bord de la mer pour les parties de chasse. Mais je voudrais qu'il puisse chasser au bois également.

JACQUES. — Il y a très peu de bois dans les environs.

Mme LECOURT. — Précisément. C'est pourquoi j'ai songé à votre petit bois. Il est très giboyeux et conviendrait si bien à mon frère!

JACQUES. — Mais, Madame...

Mme LECOURT. — J'ai donc discuté pour mon frère les conditions d'un échange possible... et je crois que nous voilà définitivement d'accord.

YVONNE. — Mais, un échange?...

Mme LECOURT. — Oui, un simple échange j'aurais à verser simplement une somme minime pour la différence de valeur. J'ai hâte de voir votre oncle pour terminer cette affaire. Aussitôt l'acte signé, je télégraphierai à mon frère; il sera content d'en être informé par télégramme.

Car les lettres ne lui parviennent pas vite dans son petit coin... Vous aimez le bord de la mer?

JACQUES — Oui Madame. Mais nous n'y allons jamais.

Mme LECOURT. — Je suis sûre que vous aimeriez pêcher dans les rochers; on y trouve quantité de coquillages, des crabes, des tourteaux... Et sur le sable, on pêche de beaux bouquets. Tous les enfants aiment cela!... Mais votre oncle n'arrive pas, je vais être obligée de m'en aller. (*Elle se lève et retourne à la fenêtre*)

On devrait le voir venir de loin.

JACQUES, *bas à Yvonne*. — Tu vois, Yvonne, on irait au bord de la mer. Ce n'était pas pour elle qu'elle voulait les Glycines!

YVONNE. — Non, c'est pour son frère... Et mon oncle irait là-bas!

JACQUES. — Est-ce que cela te plairait? Ce serait agréable d'aller à la pêche?

YVONNE, *avec hésitation*. — Oui... on doit s'amuser au bord de la mer...

JACQUES. — Nous prendrions des bains

Mme LECOURT, *se rapprochant*. — Allons je ne vois personne sur la route, je ferais mieux de m'en aller, je reviendrai tantôt. Au revoir, mes petits amis; à bientôt, vous viendrez me voir. n'est-ce pas?

YVONNE. — Très volontiers, Madame, je vous remercie.

Mme LECOURT. — Je vous ferai visiter ma propriété de fond en comble.

SCÈNE V

LES MÈMES, VIRGINIE

VIRGINIE. — Ah! Mme Lecourt est ici! (*Aux enfants.*) et vous ne m'avez pas prévenue! Pourquoi ne m'avez-vous pas appelée?

Mme LECOURT. — Je venais voir M. Florent, mais il est sorti, paraît-il ; je lui avais cependant annoncé ma visite. Je l'ai attendu un peu ici, en compagnie de ces enfants, qui m'ont fait d'ailleurs un très aimable accueil. Mais je dois m'en retourner maintenant. Savez-vous quand je pourrai le rencontrer ?

VIRGINIE. — Mais, Madame, j'ai un mot à vous remettre. Monsieur était obligé de s'absenter ce matin, et il m'a laissé une lettre pour vous. Tenez, la voici.

Mme LECOURT. — Ah ! merci. (*Elle prend la lettre, l'ouvre et la lit.*)

VIRGINIE, *aux enfants*. — Pourquoi ne pas m'avoir appelée, comme je vous l'avais dit ?

JACQUES. — Tu aurais mieux fait de nous dire que tu avais une lettre.

VIRGINIE, *d'un ton mécontent*. — Je n'y avais pas pensé, mais vous auriez dû me prévenir que Mme Lecourt était là. Vous êtes bien toujours les mêmes, vous n'en faites jamais qu'à votre tête !

YVONNE. — Voilà, nous avons voulu t'éviter un dérangement inutile, et tu es contrariée ! Nous avons pourtant de bonnes intentions, je t'assure ; c'est parce qu'on t'aime bien, seulement on ne réussit pas toujours à le prouver comme on voudrait !

VIRGINIE, *émue*. — Je sais bien, mes pauvres agneaux, que vous n'avez pas de méchantes intentions. Et moi aussi, je vous aime bien... Et je vous ferai de bonnes crêpes, ce soir...

Mme LECOURT. — Eh bien ! nous voici fixés. J'ai bien fait de ne pas repartir sans avoir vu cette lettre. M. Florent est bien d'accord avec moi, et me donne rendez-vous tantôt chez le notaire pour signer notre arrangement.

JACQUES, *troublé*. — Alors, c'est une affaire conclue ?

YVONNE, *de même*. — Vous signez tantôt ?

Mme LECOURT. — Oui, c'est chose faite, je suis bien contente. L'entrée en jouissance réciproque pourra avoir lieu dès le mois prochain.

YVONNE, *éclatant en sanglots*. — Oh ! que je suis malheureuse !

JACQUES. — Tais-toi, voyons, tu es ridicule !

YVONNE. — Non, non, je ne m'en consolerais jamais ! Je me plais trop ici !

JACQUES. — Mais tu pourras te plaire aussi bien ailleurs.

YVONNE, *pleurant*. — Non, ce ne sera jamais la même chose ! Ici, j'aime tout, j'ai des souve-

nirs partout... Oh! que je suis malheureuse!

JACQUES, *très ému aussi*. — Mais tais-toi, Yvonne, tu n'es pas raisonnable!

YVONNE, *de même*. — Tant mieux pour toi si tu ne regrettes rien... Mais moi, ce sera comme un déchirement... le petit bois... ma chambre... le tennis... le jardin... les bruyères... tout... j'aime tout!... Oh! quel chagrin!...

JACQUES, *furieux*. — Mais tais-toi donc, grande sotte, tu vois bien que tu me ferais pleurer aussi!

Mme LECOURT. — Mais qu'avez-vous donc, mes enfants? Je ne comprends pas?

YVONNE. — Madame, j'ai que j'aime les Glycines, que je veux y rester, y revenir tous les ans... J'ai horreur de la pêche... J'ai peur des crabes, et je déteste les bains... Je veux les Glycines!

Mme LECOURT, *stupéfaite*. — Eh bien! qui vous parle d'en partir?

YVONNE. — Il le faudra bien quand mon oncle, le mois prochain, fera son échange. Nous ne pourrons tout de même pas rester ici, chez votre frère!

Mme LECOURT. — Qu'est-ce que vous racontez?

JACQUES. — Vous nous avez dit que vous alliez signer tantôt; est-ce vraiment bien décidé?

YVONNE, *d'un ton suppliant*. — Si vous voulez me faire plaisir...

JACQUES, *de même*. — Nous aimons tant les Glycines!...

Mme LECOURT. — Ah! là, mon petit ami, j'ai du mal à vous croire! Vous ne vous plaisez pas tant que cela, ici!

JACQUES, *indigné*. — Comment?

Mme LECOURT. — Voilà cinq minutes, vous ne songiez qu'à tout dénigrer dans la propriété: les communs insuffisants, la maison peu agréable, glaciale l'hiver, et...

JACQUES. — Oh! Madame, je n'en pensais pas un mot; pardonnez-moi!

YVONNE. — Oui, Madame, c'était justement parce que nous aimons trop les Glycines...

Mme LECOURT. — Ah! ça, par exemple, c'est à n'y rien comprendre!

YVONNE. — Mais je vous en prie, Madame, ne nous obligez pas à partir!

JACQUES. — Ce serait un tel chagrin pour nous, s'il nous fallait quitter les Glycines!

Mme LECOURT. — Mais n'êtes-vous pas un peu toqués, tous les deux? Qu'est-ce qui vous empêche d'y rester? Votre oncle donne à mon frère, sous certaines conditions, le droit de chasse dans son bois, et moi, en échange, je l'autorise à chasser sur mes terres. Je ne vois pas en quoi...

YVONNE. — C'est cela, seulement?

JACQUES. — Il ne s'agit que de chasse?

Mme LECOURT. — Il n'a jamais été question d'autre chose.

YVONNE, *rayonnante*. — Ah! quel bonheur!

JACQUES, *sautant au cou de sa sœur*. —

Yvonne, nous sommes sauvés! Que je suis content!

YVONNE. — Ah! Madame, merci!

Mme LECOURT. — Merci de quoi?

YVONNE. — De nous laisser aux Glycines!

Mme LECOURT. — Mais?...

YVONNE. — Ah! je vous aime bien! voulez-vous que je vous embrasse?

Mme LECOURT. — Ah! ça, oui, je veux bien! Mais je n'y comprends rien!

VIRGINIE. — Moi non plus, bien sûr!

JACQUES. — Ça ne fait rien, allez!

YVONNE. — Nous, maintenant, nous comprenons.

JACQUES. — Tout s'explique, et nous sommes bien contents de pouvoir rester dans notre paradis.

YVONNE. — Avec notre bon oncle!

JACQUES. — Et avec toi, Virginie. Et nous ne te ferons plus jamais enrager, ma bonne Virginie.

VIRGINIE. — Oh! pour cela, je n'y compte pas trop!... Et puis, si vous étiez trop, trop raisonnables...

YVONNE. — Eh bien quoi?

VIRGINIE. — Je crois bien que je m'ennuierais!!

HELLÈLE.

